

MYRIAM
CHIROUSSE

Le Présage des oiseaux

ROMAN

le
Soir
Venu

À ma grand-mère, Lysiane Chirousse

1

Tous les matins, lorsqu'une douce lumière baigne le monde, dame Elyria s'installe sous une fenêtre de sa chambre. Son métier à broder devant elle, un panier d'échevettes collé tel un chien aux plis de sa robe, elle s'adonne à l'art de l'aiguille. Elle pique, enfonce, entrecroise les brins de laine, puis elle noue, tire et serre, et pique le point suivant. Un rayon de soleil étincelle sur son doigt, coiffé d'un dé d'argent, pendant que l'aiguille traverse la toile, voyageant d'un côté puis de l'autre comme une âme égarée entre deux mondes. L'endroit, l'envers. Le motif apparent, le brouillamini des fils enchevêtrés. Dame Elyria est patiente, appliquée. Sous ses mains habiles fleurissent des jardins ceints de colonnades, des rameaux aux feuilles dentelées et des fontaines où s'abreuvent des colombes. Aux grandes scènes historiques, elle préfère les tableaux champêtres, les havres charmants. Ainsi confectionne-t-elle de vastes tapisseries. Elle y passe le plus clair de ses jours, s'y absorbe des heures durant, du lever du soleil jusqu'à la quasi-tombée de la nuit, quand toutes les couleurs se fondent en une même brume et que ses yeux larmoient de n'y voir plus.

On ne dirait pas, à la regarder, qu'elle a autrefois changé le sort de bien des gens, infléchi les humeurs du destin et imposé la paix à trois royaumes – et pourtant. Il doit bien exister encore sur les places des villages quelques bardes pour chanter ses louanges. Dame Elyria qui les combats arrêta.

Ceux qui l'ont croisée un jour oublient rarement son image. Son visage au teint pâle a les paupières ombrées des vieilles lignées, de longs cils courbes, de doux sourcils à l'expression sereine. Son front fier de déesse surmonte un petit nez bifide, dont le sillon un peu félin fait écho à la fossette d'un menton tétu. Le dessin ourlé de ses lèvres suggère un accord compliqué entre la gourmandise et la frugalité, les sourires et la bouderie, la parole franche et les silences éloquents. Sa chevelure brune, que les visiteurs en audience ont souvent crue noire dans la sombre salle du trône, ne l'est pas : qu'un rayon de soleil tombe dessus par la fenêtre et elle s'embrasera, sa longue tresse flamboyant comme une torche dans son dos. Quant à ses yeux, certains les ont vus bleus, d'autres gris, il y eut même un roi pour les dire verts, car, difficiles à décrire, ils sont de la couleur glissante des truites. La taille svelte, le port altier, dame Elyria se déplace d'un pas léger, avec une grâce qui se voit même lorsqu'elle reste assise. Somme toute, elle a reçu le don de la beauté. Elle était belle au-delà des mots dans sa jeunesse, et elle l'est encore dans la lumière vive de ce jour, tandis qu'elle vogue vers cet âge où bien des choses vécues ne sont plus à vivre, où rêves et revers ont sombré ensemble dans l'oubli et où les matins prennent dès l'aube les couleurs du soir.

À quoi pense-t-elle en cet instant ? On ne saurait dire, elle-même ne le sait pas vraiment. Elle brode, c'est tout. Elle se concentre sur l'aile d'un paon, ses plumes fines, ses nuances. Faut-il penser à quelque chose ? Broder lui suffit, la remplit. Lorsqu'elle brode, ses pensées se décousent et rien d'autre ne compte plus pour elle que le travail de ses mains, rien d'autre n'occupe son esprit, ni regret ni crainte, comme si, piquant, nouant et tirant le fil, elle assourdissait en elle les échos d'hier et tuait dans l'œuf les tourments

de demain, figée tout entière dans ce jourd'hui interminable où les mouvements de l'aiguille et du dé d'argent remplacent les battements du cœur et la houle du souffle sous ses côtes – quand soudain son fil casse.

Sa main flotte en l'air, désamarrée de l'ouvrage, puis retombe, colombe abattue sur sa cuisse.

Quel est ce désarroi qui la prend – ce pressentiment, tout à coup, d'un drame ancien ?

Elyria soupire, lasse. Comme un guerrier rend les armes, elle ôte son dé d'argent, le range avec l'aiguille. Les mains posées à plat sur ses reins, elle renverse sa tête en arrière, ferme les yeux. Son dos perclus lui fait l'effet d'une couverture de cheval alourdie par la pluie.

Elle repousse son métier et se lève, donne des graines à ses perruches à travers les barreaux de leur cage, toussote un peu : le mal qui l'a alitée après le solstice d'hiver traîne encore dans sa gorge. Elle est seule dans sa chambre comme d'autres le sont au monde et se répète que c'est bien, tout est en ordre, chaque chose à sa place et elle au milieu, qui s'attarde à regarder les courtines du lit, les tentures ornant les murs, le coffre en bois de sapin, le miroir en bronze qui, incliné sur un coffret, reflète la voûte vide de l'alcôve. Sur la chaise à ciseaux, sa servante a déposé tout à l'heure le plateau de sa collation : quelques gâteaux secs, des pâtes de coing, des noix, un peu de fromage de brebis, pas grand-chose. À la fin de l'hiver, même au château les vivres s'épuisent, mais Elyria n'a pas ventre à déjeuner d'un foie de cerf. Une mouche se promène sur la serviette, timide messagère du printemps.

Avant de se remettre à l'ouvrage, Elyria se sert un peu d'eau citronnée. Elle en boit une gorgée, lentement, puis une autre, en proie à une langueur qui semble un sommeil éveillé. Son gobelet à la main, elle marche jusqu'à

la fenêtre qui donne vers le sud et colle son visage au treillis. Son regard se faufile entre les croisillons de bois, s'évade hors des pierres, s'envole dans l'azur.

Dehors le ciel brille comme du métal poli, lustré par les rayons vifs du soleil. Sur les pentes qui déclinent vers la plaine côtière, le vert foncé des sapins se mêle au gris des arbres nus, chênes, frênes, châtaigniers. Ça et là, quelques taches claires éclaboussent les branches, et hier encore Elyria aurait juré qu'elles n'y étaient pas. Plus bas, la rivière. Les marais. Les tourbières. Au loin, près de la côte, les landes à moutons. Elyria devine les bourgeons roses frémissant aux branches des bruyères, les insectes grouillant hors de terre, les ruisselets débordant des sources, ivres de se répandre dans la joie du dégel. Son visage serein s'éclaire d'un sourire. C'est un beau paysage qu'elle admire de sa fenêtre, un monde en paix qui refléurit sous le soleil printanier – et cette paix est son œuvre. Une tapisserie vivante aux dimensions du Yernborg. Le fruit d'années de dévotion à cette terre et à ses gens. Le couronnement de sa vie.

Il lui en a coûté, il est vrai – mais quelle récolte ne demande pas des efforts, des sacrifices? Aujourd'hui, les royaumes sont en paix et sa vie n'est pas en danger.

Alors, portant son gobelet à ses lèvres, Elyria lance son regard au-delà du rivage, sur l'étendue bleue de la mer, une mer sombre sous l'azur, à croire que les flots ont séquestré une part de nuit dans leurs abysses – et c'est là, scrutant le bout du monde comme si elle cherchait à voir une terre infiniment éloignée, qu'Elyria aperçoit tout à coup quelque chose à l'horizon.

Un point blanc.

Comme une crête d'écume solidifiée, un mirage pétrifié sur les vagues.

Puis un autre.

LE PRÉSAGE DES OISEAUX

Un troisième à côté. Un quatrième. Cinq... Six... Tout un collier de perles sur le velours marin. Sept... Huit... Et à mesure que les points blancs surgissent, leur forme se précise : géométrique, pointue, traînant leur ombre trouble sur les flots. Dix !

Le carnyx du château, cette terrible trompe de bronze à tête de sanglier, se met à sonner.

Les yeux écarquillés, Elyria tressaille. Sa main s'ouvre et le gobelet qu'elle s'apprêtait à poser sur sa lèvre glisse hors de ses doigts glacés.

2

Ô Lumière céleste, éloignez longtemps de nous la faim, la peste et les Hommes du Sud, disait une vieille prière très populaire à Sortos, royaume voisin du Yernborg et terre natale d'Elyria; une prière non seulement récitée à chaque baptême, mariage et enterrement, mais aussi répétée du matin au soir telle une rengaine propitiatoire de la vie quotidienne – faites que la pêche soit bonne, que mon fils rentre demain, éloignez de nous la faim, la peste et les Hommes du Sud – ou encore lancée comme un simple salut, pour se dire au revoir ou souhaiter bonne nuit – dors bien, fais de beaux rêves, que la Lumière céleste éloigne de nous la faim, la peste et les Hommes du Sud.

À force de l'entendre si souvent récitée dès le sein de sa nourrice, la petite Elyria l'avait très tôt sue par cœur sans l'avoir jamais apprise. Cependant, elle avait longtemps cru que cette prière ne la concernait pas. En effet, si son estomac devait craindre quelque fléau, c'était moins la faim que les tables trop garnies et les plats extravagants du palais, fameux pour infliger aux convives immodérés des flatulences sonores, des crampes doublées de suées, des nausées explosant en vomissements titanesques, et parfois – c'était rare, mais arrivé – des empoisonnements qui causaient grand scandale aux Fêtes de l'An, lorsque le plat traditionnel consistait en ce poisson translucide, dit « requin-de-verre », dont une partie des chairs est le mets le plus succulent du monde civilisé, et l'autre, le poison le plus mortel.

Ensuite, parce qu'il était rare que la peste pénétrât dans la Citadelle, sise sur un promontoire qui dominait la ville et dont les murailles étaient ceintes de douves sèches où proliféraient des dizaines de chats, un bataillon de soldats griffus et goulus, infranchissable aux rongeurs qui auraient eu la mauvaise idée de descendre des navires marchands venus de contrées délétères; et lorsque l'on y mourait de maladie, car l'on en mourait comme partout ailleurs, c'était de maux plus raffinés, tels que la fièvre languide, transmise d'après les médecins par le roucoulement des colombes, et à laquelle sa propre mère avait succombé peu après l'avoir mise au monde. Quant aux Hommes du Sud, Elyria ignorait tout de leur cruauté jusqu'à ce jour funeste où, à l'âge de sept ans, elle comprit pourquoi ils figuraient en bonne place dans cette supplique adressée à une divinité dont la bienveillance n'avait d'égale que la surdité.

— À toi, Elyria... Et rechausse-toi, voyons. Une dame ne joue pas pieds nus.

Dame Erminde venait de lâcher sa lyre et la regardait d'un air de remontrance patiente.

Elyria remit ses pieds dans ses mules, prit une profonde inspiration et tendit ses doigts, joliment courbés, vers les cordes de sa lyre, en tous points semblable à celle de sa tante sauf par la taille, plus petite. Une goutte lente chatouilla son cou. C'était un après-midi d'été à la chaleur âpre et sa robe de lin collait à sa peau. Ses pieds s'échappaient malgré elle de ses mules bleues pour s'ébattre sur le marbre frais comme deux oiseaux jouant dans une fontaine. Enroulées sur sa nuque, ses longues tresses la grattaient à cause des épingles plantées dedans pour les faire ressembler à des boutons de rose. Elle aurait voulu les enlever, s'ebouriffer les cheveux et musarder à l'ombre secrète des cyprès, dans les jardins du palais des Lys, où vivait la famille royale.

Assise sur un tabouret à sa droite, sa jeune cousine Syra battait la mesure à l'aide d'un tambourin – une tâche dont elle s'acquittait plutôt mal. Debout à sa gauche, son cousin Slarvô, dont les boucles enfantines s'étaient changées depuis peu en tignasse broussailleuse, devait pour sa part chanter un poème – une tâche dont il s'acquittait encore plus mal. Sous la férule de dame Ermindia, les enfants de la famille royale répétaient une surprise musicale qu'ils tremblaient d'interpréter devant la cour une semaine plus tard, pour le quarantième anniversaire de l'archonte-roi. Elyria envoyait son frère qui, âgé de quinze ans, avait échappé à cette épreuve : après une matinée consacrée au maniement des armes, Théodis devait certainement s'adonner à cette heure à une sieste de guerrier.

Elyria entama le morceau. Elle jouait bien. Ses doigts légers bondissaient sur les cordes comme des oiselets apprenant à voler. Elle adressa une œillade à dame Ermindia, qui sourit, satisfaite. Ouvrant la bouche, Slarvô se mit alors à chanter.

Lorsqu'un enfant mâle de douze ans vocalise, il faut s'attendre à des surprises, mais ce qu'il advint ce jour-là fut proprement atroce.

Elyria entendit son cousin chevroter les premières syllabes du poème, puis – longtemps elle s'en souviendrait – la bouche grande ouverte, il lança un rugissement sourd qui s'éleva en brame rauque, à croire qu'un monstre s'éveillait dans son gosier et menaçait d'en sortir. Slarvô écarquilla les yeux, aussi stupéfait que les autres. Il referma la bouche, mais le brame continua.

Alors dame Ermindia se leva d'un bond, Elyria lâcha sa lyre, Syra son tambourin, tandis que Slarvô bredouillait que ce n'était pas lui, pas lui. Leurs quatre regards se tournèrent vers les portes grandes ouvertes qui donnaient

sur le jardin. Leurs rideaux blancs, si légers qu'ils semblaient tissés de vapeur, enflaient comme des voiles de bateau, soulevés par un vent traître qui aurait dû rafraîchir l'air appesanti des salles du palais, mais qui ce jour-là ne faisait qu'ajouter de la chaleur à la chaleur, car il soufflait du sud ; c'était ce vent rugueux qui couvrait parfois Sortos d'une fine poudre rouge que les fillettes étalaient par jeu sur leurs joues, et qui incitait les esprits curieux, inquiets ou simplement rêveurs, à se demander de quelle couleur était la terre là-bas, de l'autre côté de la mer, si le ciel y était jaune et les rivières vertes. Elyria sut – sans savoir comment elle le savait – que ce chant lugubre était celui de la corne d'alerte.

— Lumière céleste, éloignez longtemps de nous la faim, la peste et les Hommes du Sud, gémit une voix à ses côtés.

Elyria leva les yeux vers sa tante.

Dame Ermindia avait blêmi, son pâle visage mué en blanc linceul. Elle prit Syra dans ses bras et la serra si fort qu'Elyria crut qu'elle cherchait moins à protéger sa fille qu'à s'en servir de bouclier, en même temps qu'elle ressentit une morsure vive : et moi, quels bras pour me saisir ? Quels bras pour me défendre ou me serrer dans leur peur ?

Elle se mit à courir et fila entre les rideaux blancs comme une anguille s'échappe d'un filet.

— Elyria, reviens ! Elyria !

La voix de dame Ermindia s'éteignit dans son dos tandis qu'elle traversait la galerie. Elle bondit dans le jardin. Le gravier de l'allée lui rappela que ses pieds étaient nus, ce qui ne l'empêcha pas de cavalier à toutes jambes. Elle s'élança sur le sentier qui montait à travers les cyprès. Le vent soufflait et des tourbillons de sable rouge s'enroulaient comme des serpents à ses chevilles.

Traversant la partie antique de la Citadelle, où s'élevaient de vieux temples délabrés aux colonnes couvertes

de lierre, elle se dirigea comme une flèche vers la tour de l'Eau. À cet endroit, les Anciens avaient bâti un système hydraulique capable de puiser l'eau à une grande profondeur, pour la déverser dans les canaux qui alimentaient les jardins, les palais et les dépendances. C'était le point le plus élevé de la ville.

Elyria s'engagea dans l'escalier et monta les marches quatre à quatre. D'autres cornes d'alerte sonnaient à présent : il y avait toujours celle de la tour de guet, la première à avoir retenti, qui montait la garde en haut de la Grande Porte de la Citadelle et voyait loin ; mais à son beuglement s'était joint celui de la corne du phare, à l'entrée de la rade, qui sonnait la nuit quand des brumes dangereuses baignaient les côtes ; enfin, Elyria entendait aussi la lointaine corne du sanctuaire, situé sur une colline au nord de la ville, et censé alerter la population en cas de fumées dans les oliveraies et les champs racornis par l'été. Et pendant qu'elle gravissait les marches, toutes ces cornes gueulaient ensemble comme si elles appartenaient à un seul et unique animal fabuleux, un cerf à trois têtes beuglant aux quatre vents. Son cri hérissait la peau, affolait le sang, nouait le ventre.

Elyria émergea au sommet de la tour. L'azur avait jauni comme si une maladie infestait le ciel. Hors d'haleine, un tambour fou dans la poitrine, elle s'approcha du parapet et se dressa sur la pointe des pieds. Alors, au-delà des jardins et des palais, au-delà des tours et des murailles, au-delà des toits de tuiles rousses et des eaux bleues de la rade où mouillaient des bateaux par dizaines, au-delà même de la digue et du phare, elle vit ce qu'elle reverrait bien des années plus tard, à la fenêtre de sa chambre dans une forteresse du Yernborg : des points blancs à l'horizon.

Beaucoup de points blancs.

— Lumière céleste, s'il vous plaît, éloignez de nous...

Mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. À quoi bon prier? se demanda la petite fille. Les bateaux étaient trop près, trop nombreux, ils approchaient trop vite, poussés par ce vent rouge qui gonflait leurs voiles comme une soif de sang.

Les Hommes du Sud arrivaient et Sortos criait.

Elyria redescendit de la tour et traversa au galop le jardin des Splendeurs, longeant le grand bassin peuplé de carpes dorées, jusqu'au palais des Cariatides, qui abritait le siège du pouvoir et les salles d'apparat.

Un grand désordre régnait dans les couloirs. Les gens couraient en tous sens, semblables à des volailles piaillant dans un trop petit poulailler où le valet de cuisine vient d'entrer, un long couteau à la main. Bousculée par un garde, Elyria évita de justesse un ministre bedonnant et rougeaud qui s'époumonait en agitant les bras : « Les Sasséniens ! Les Sassénieeeens ! » hurlait-il comme si ses cris avaient pu dresser des remparts autour de lui. Les Sasséniens. Elyria sut d'instinct, comme bien des choses essentielles, sans que dame Erminda ni personne ne lui eût jamais rien expliqué, que c'était la grande attaque redoutée depuis des années, la reprise d'une guerre commencée dès avant sa naissance, la première invasion de sa jeune vie – ou peut-être pas la toute première en vérité, car peut-être, à un âge précoce dont elle n'avait plus mémoire, une autre attaque avait-elle eu lieu, lui gravant dans le cœur cette connaissance secrète de l'ennemi.

Courant dans le palais, elle atteignit enfin l'entrée de la salle du Conseil au moment précis où Dionis Corbaldia, dit « le Boiteux », archonte-roi de Sortos, arrivait à l'autre bout du couloir, marchant de son pas claudicant, suivi par ses généraux et par son fils Théodis au visage ensommeillé.

Elyria se précipita vers lui :

— Père ! Il y a vingt-huit bateaux, je les ai comptés !

L'archonte-roi l'arracha à ses jambes et l'écarta de lui, les sourcils froncés.

— Que fais-tu là ? Ce n'est pas ta place. Gardes, accompagnez ma fille auprès de sa tante, dans la chapelle ! gronda-t-il avant de s'engouffrer dans la salle du Conseil.

Pendant que les généraux suivaient le roi, Théodis s'agenouilla devant sa sœur.

— N'aie pas peur, Elyria. Nous allons les repousser.

Il lui adressa un clin d'œil et la serra dans ses bras, la berça, lui chanta comme naguère la berceuse de leur mère... Cela ne dura qu'un moment, hélas. Théodis se releva. L'instant d'après, Elyria le vit disparaître pour toujours dans la salle du Conseil, dont les deux portes rouges, ornées des tentacules dorés de la pieuvre dodécapode, se refermèrent en claquant devant son nez.

3

Elyria sursaute, le gobelet a tinté comme un gong en tombant à ses pieds. Sortos reflue dans sa mémoire, abandonnant au bord de ses yeux le sel des larmes oubliées. Elle revient au présent, au Yernborg, à cette fenêtre et ces voiles à l'horizon. Sa réminiscence a duré le temps d'un rêve, mais leste son cœur du poids des vies perdues.

Cliquetis dans son dos. La serrure de la porte.

Elyria se retourne. Dans la chambre assombrie d'avoir trop regardé le jour, elle voit paraître le plus doux visage du Yernborg : celui du jeune Gismon, affolé.

Qu'il a grandi depuis l'automne ! Entré au service de son mari alors qu'il était haut comme trois pommes, il a maintenant presque la taille d'un homme. Sans doute va-t-il sur ses treize ans, mais Elyria l'ignore et Gismon ne le sait pas davantage car il a été trouvé dans la forêt, seul et sans mémoire, hormis celle de son prénom. Ému par ce bel enfant, Rufold l'a pris sous son aile. Malgré les années passées au château, nourri des faveurs du maître et chauffé à son feu, le jeune page a gardé sa mine d'orphelin apeuré. Son visage délicat est d'une pâleur de nacre et ses cheveux soyeux ont la couleur de la paille souillée de cendres. Des cernes gris, semblables à deux nids de brindilles, enserrant les œufs cristallins de ses grands yeux bleus, encore plus terrifiés que d'habitude.

— Dame Elyria ! Sire Rufold vous demande sur-le-champ !

Elyria hésite puis s'empare d'une étoile qu'elle jette sur ses épaules avant de suivre le page. La porte à peine franchie, un coup de vent frais la frappe au visage. Elle cligne des yeux et voit l'épais renflement de nuages qui déborde de la crête des montagnes comme du lait d'un chaudron sur le feu. Le carnyx sonne encore. Elle s'élance sur l'étroit pont de pierre qui relie la vieille tour à l'échauguette du chemin de ronde. Malgré les parapets, le vide de chaque côté lui donne le vertige.

Là-bas, sur la mer, les points blancs étincellent.

Postées aux créneaux du donjon, cinq autres personnes les observent avec attention. Elyria reconnaît de loin la crinière rousse de son mari, assortie au col en renard de son manteau; le pourpoint jaune qui donne à l'intendant Mérédic des airs de perpétuelle indigestion; les capes brunes de deux chevaliers aux sourcils froncés; et un peu en retrait, les bras croisés sur sa cotte noire, le grave Guérolf aux tresses grises.

— Ah! vous voilà! lance Rufold. Vous qui aimez tant les oiseaux, dites-moi que ce ne sont que des mouettes sur les vagues!

Regardant la mer, Elyria serre ses mains comme si elle voulait faire éclater une noix entre ses paumes.

— Je...

— Inutile de répondre, madame, je sais ce que c'est. Maître Mérédic, combien y en a-t-il?

— J'en compte dix, messire.

Rufold lâche un grognement.

— Chiure de bouc, ce chien nous attaque!

— Mais c'est... c'est ridicule, bégaie Elyria. Nous sommes en paix.

— Eh bien, cette charogne vient de rompre votre paix.

La gorge d'Elyria se noue comme si des mains invisibles serraient son cou.

— Peut-être n'est-ce... qu'une délégation diplomatique? hasarde-t-elle. Ou une flotte marchande?

Elle interroge les autres du regard. L'intendant Mérédic fait la lippe et les deux chevaliers restent de marbre, tandis que Guérolf garde les yeux rivés sur l'horizon. Seules les prunelles du jeune Gismon brillent d'un fragile espoir, vite dévoré par la peur.

— Ne soyez pas naïve, rétorque Rufold en coulant sur elle ses yeux narquois. Dix navires de guerre, vous croyez vraiment à une petite visite amicale?

Elyria se renfrogne, dubitative. Elle regarde à nouveau la mer. À cet endroit, la côte forme une baie au creux de laquelle se dresse un modeste village de pêcheurs. Plus loin, à la pointe du cap Caldréon, les pierres grises du fort du même nom ressemblent à la carcasse d'un monstre marin échoué sur les rochers.

— Sire, devons-nous réunir le Conseil? demande un chevalier.

— Le temps de poser nos culs sur une chaise, ces barbares frapperont déjà à la porte.

— Sire, nous ne pouvons pas tenir un siège! glapit l'intendant. Si nous ne sortons plus pour chasser, les vivres vont vite manquer.

— Quelle surprise, maître Mérédic! ironise Rufold.

— Et il y a, sire, un autre problème...

— Cubleu! Donnez-moi des solutions, pas d'autre problème!

L'intendant se tait. Elyria ignore de quoi il veut parler, mais quelque chose lui dit que les caisses sont vides, c'est un autre problème assez récurrent.

— Bien... Dix navires, ils ne doivent pas être très nombreux... J'irai les affronter dans la plaine avec la garnison du Caldréon! lance Rufold en tapant dans ses mains comme un homme dont la décision est prise. Que mes soldats se préparent!

Elyria blêmit, les élans bravaches de son époux risquent de les précipiter aveuglément dans la bataille.

— Peut-être faudrait-il d'abord connaître leurs intentions?

— Elles crèvent les yeux! Et les miennes sont d'aller les accueillir. Si ce chien veut se battre, il goûtera au fer de ma hache. On n'attaque pas impunément le Yernborg!

Puis, regardant Elyria dans les yeux :

— Je veux que vous écriviez un message à votre cousin. Dites-lui que nous sommes attaqués et demandez-lui des renforts, au cas où... En espérant que Sortos ne soit pas attaqué aussi au moment où je vous parle!

Sortos, attaqué? Par la Lumière céleste, mais c'est absurde! regimbe Elyria. Une chose pareille ne peut pas être en train de se produire, sans doute est-elle encore malade et une mauvaise fièvre la plonge-t-elle dans un délire ourdi de vieilles peurs, les Sasséniens ne peuvent pas les attaquer, c'est contraire à leur accord, l'apparition de ces voiles doit forcément avoir une autre explication.

C'est moi qui dois aller à leur rencontre, pense-t-elle aussitôt – ou plutôt entend-elle crier dans son crâne comme un appel résonnant dans le silence d'une nuit profonde. Oui, c'est moi qui dois parler à leur chef. Parce que ma capacité à dialoguer avec les Hommes du Sud est infiniment plus développée que les talents diplomatiques de mon mari. Parce que la paix n'est pas seulement le vœu de mes quinze ans, mais aussi la raison de chaque geste de ma vie.

— Puis-je vous accompagner? demande-t-elle à Rufold.

LE PRÉSAGE DES OISEAUX

Maudit trémolo dans sa voix, plus fort qu'elle. Le tremblement hivernal qu'elle ressent face au maître du Yernborg.

Elle sait sa réponse avant même de l'entendre :

— Pas question, vous resterez là ! Et dépêchez-vous d'écrire à votre cousin !

4

Un jour qu'elle avait échappé à la surveillance de sa servante, Elyria accomplit en cachette le plus grand exploit de son enfance – après la pluie qui sauva Sortos. À force de persévérance et d'agilité, mais aussi parce qu'elle avait beaucoup grandi cette année-là, elle parvint enfin à grimper sur la cinquième branche du gros néflier de la Citadelle. C'était un après-midi d'automne dont la lumière dorée faisait presque oublier les attaques répétées des Sasséniens depuis trois ans. Dans le verger royal, prunes et coings avaient été ramassés. Pas encore les nèfles, trop dures pour être mangées car les premières gelées, qui achevaient de les blettir, n'étaient attendues qu'à la prochaine lune. Cependant leur parfum étrange, trahissant la décomposition à l'œuvre sous leur peau, attirait dans l'arbre de nombreux oiseaux.

À califourchon sur cette haute branche, Elyria se tapit, se fit feuille immobile et silencieuse. Bien qu'elle entamât à peine sa onzième année, elle avait le sentiment de toute une vie passée à observer les oiseaux. À les écouter, surtout. Ils la fascinaient. Elle rêvait d'apprendre leur langage, car les oiseaux se parlaient lorsqu'ils chantaient, elle en était persuadée. Pouvait-elle dialoguer avec eux? Elle écoutait leurs *titipu-titipu*, leurs *tulu-tulu-tulu*, et du bout des lèvres elle sifflotait une réponse – ou une question, peut-être. Elle nourrissait l'inexplicable intuition que les oiseaux auraient pu enseigner aux êtres humains tous les mystères de l'univers.

Ce jour-là, pendant qu'elle guettait dans le néflier, un volatile inconnu se posa sur une branche voisine. De la taille d'une colombe, il avait la couleur chaude du sable et possédait un long bec noir. Sur sa tête, une crête rouge achevée de pois blancs. Retenant son souffle, Elyria le regarda comme si son apparition était celle d'un ange. L'oiseau la scruta de son petit œil noir, posant sur elle un regard sagace et pénétrant, et Elyria ne douta plus qu'il s'apprêtait à lui dévoiler des vérités importantes : comment le monde était né, ce qu'il adviendrait d'elle lorsque son corps périrait et si tous les gestes de sa vie étaient déjà écrits dans le grand livre céleste. Elle tendit l'oreille, plus attentive que jamais, prête à recevoir des révélations inouïes... quand un craquement brisa soudain le silence et le messenger ailé s'envola.

Quel dommage.

— Salut, petit oiseau !

La voix de Slarvô, en bas.

Elyria regarda à travers les branches. Son cousin était accompagné de ses deux plus fidèles amis, Antinos et Anolis, les fils jumeaux d'un baron de la cour, qui le suivaient partout et louaient ses moindres gestes, flagorneurs dans l'âme, miroirs serviles dont Slarvô adorait s'entourer. L'un d'eux – était-ce Anolis ou Antinos ? – tirait une charrette à bras remplie de courges longues, que l'autre poussait. Slarvô marchait devant d'un pas arrogant. Le petit groupe se dirigeait vers le fond du verger, là où les valets de ferme coupaient le bois pendant l'été.

Intriguée, Elyria abandonna son perchoir et les suivit. Depuis que son frère Théodis n'était plus là, elle ne pouvait s'empêcher de regarder Slarvô avec des yeux de sœur.

— Que fais-tu, cousin ?

— Tiens, le petit oiseau est descendu de sa branche, dit-il en regardant Anolis poser une courge longue sur un billot.

Aussitôt, et sans donner d'explication à sa cousine, il défouraila l'épée qu'il avait reçue pour ses quinze ans, la fit virevolter selon une technique sans doute apprise depuis peu, car son geste manquait d'adresse, et l'abattit avec force sur la courge qui s'ouvrit en deux.

— Et d'un ! cria-t-il, exultant.

Antinos et Anolis applaudirent. Elyria en déduisit qu'il s'amusait à fendre des courges. Étonnée, elle répéta sa question pendant qu'Antinos plaçait une deuxième courge sur le billot.

— Je m'entraîne ! répondit Slarvô. Il faut s'entraîner, petit oiseau, ou nous n'aurons jamais le dessus.

Et tchac ! Il trancha la deuxième courge.

— S'entraîner à trancher des courges ? Pourquoi ?

L'un des jumeaux posa une troisième courge sur le billot. Confiant son épée à l'autre, Slarvô sortit un poignard de son pourpoint.

— Tes yeux te trompent, petit oiseau. Ce ne sont pas des courges...

Alors qu'Elyria pressentait pour la première fois de sa vie que son cousin avait l'esprit quelque peu dérangé, Slarvô se plaça derrière la courge, la saisit d'un geste vif et lui infligea une longue entaille horizontale.

— ... ce sont des Sasséniens, et je les égorge !

Un large sourire aux lèvres, il tendit la main vers elle.

— Viens, je vais t'apprendre.

Elyria secoua la tête.

— Tu as tort, petit oiseau. Tu dois apprendre à te défendre, car les Sasséniens sont des rapaces qui mangent les petits oiseaux. Viens !

Elyria hésita, tiraillée. Ce jeu ne lui plaisait pas et elle aurait préféré partir à toutes jambes, mais elle ne voulait pas fâcher Slarvô. Après tout, il se proposait de lui apprendre

quelque chose, et elle n'avait pas d'autre cousin pour lui tenir lieu de grand frère. Elle s'avança. Slarvô la saisit et, la retournant contre lui, il se colla dans son dos. Il émanait de lui une odeur âpre, de transpiration, de chien mouillé. Il mit le poignard dans sa main droite et lui dit :

— Écoute bien et fais ce que je dis. Il vaut mieux attaquer par-derrière et par surprise. L'important n'est pas la force. L'important, c'est d'avoir une lame très tranchante. Et de les haïr de tout ton cœur.

Ces paroles soufflées sur sa tête, il actionna ses bras comme ceux d'une marionnette, lui faisant saisir la courge avec une main, trancher avec l'autre... zasss!

— Bravo, petit oiseau! Tu viens d'égorger ton premier Sassénien!

Il éclata de rire et ses stupides amis aussi. Ils se félicitèrent tous les trois pendant qu'Elyria blêmissait, les yeux rivés sur la courge fendue. Si ç'avait été un être humain, du sang aurait coulé. Aurait-elle dû se sentir fière de son geste? Elle n'éprouvait cependant rien qui ressemblât même de loin à de la joie, plutôt une sorte de dégoût intime, le pressentiment d'une absurdité qui l'attristait. Elle se dit que ce n'était pas grave, ce n'étaient que des courges, les cuisinières les auraient découpées de toute façon pour faire des tourtes et des galettes... mais sa consternation demeura.

Slarvô s'en aperçut.

— Pourquoi cette tête? Allons, ne fais pas ta mijaurée! Toi aussi, tu les détestes. Tu voudrais tous les voir morts, je le sais. Toi et moi, nous sommes pareils, Elyria.

5

De retour dans sa chambre, Elyria s'installe à son écritoire. D'une boîte incrustée de nacre, elle sort sa plume, son grattoir, ce pot de brou de noix avec lequel elle a écrit tant de lettres à son père autrefois. Également cet éclat de marbre vert qu'elle a rapporté de Sortos la dernière fois. Elle le serre dans sa main. Le carnyx ne sonne plus. Le jour qui filtre par les fenêtres s'est comme obscurci, mais elle y voit assez pour écrire. Un bout de parchemin déroulé sur la tablette, elle soupire, indécise : les objets sont plus faciles à poser devant elle que les mots à assembler dans son esprit. Les coudes sur l'écritoire, elle joint ses mains comme pour une prière et ferme les yeux, doigts croisés contre ses lèvres, l'éclat de marbre vert entre ses paumes.

Ô Lumière céleste, comment demander de l'aide à Slarvô ?

Pendant qu'elle s'interroge, elle entend du bruit s'élever dehors. On dirait le tumulte des vagues qui se fracassaient au pied du phare de Sortos, il y a tant d'années, lorsqu'elle était jeune et vivait encore au palais de son père. Les nuits de tempête, leur grondement montait jusqu'à la Citadelle, à la fois terrible et rassurant, car il susurrail à la princesse inquiète que, cette nuit-là au moins, elle pouvait dormir sans crainte, aucun navire ennemi n'attaquerait par surprise sur la houle déchaînée... Hélas, ce ne sont pas les brisants de Sortos qu'Elyria entend maintenant dans sa chambre, mais un vacarme sourd qui monte le long

des murs et déferle en écume murmurante, un flot de sons mêlés comme autant de gouttes éclaboussant le silence, et cette vague lui raconte que les troupes sont en train de se préparer dans la cour.

Ô Lumière céleste, comment écrire que la paix est brisée, que le Yernborg est attaqué, qu'il leur faut de l'aide? Elle refuse d'y croire et défie quiconque d'en brandir la preuve sous ses yeux. Par trois fois, elle a demandé à Rufold la permission de l'accompagner au-devant des Sasséniens afin de parler à leur chef, qui est peut-être le grand *Hayam-out-hayami* en personne, ou peut-être un général, un capitaine, un diplomate, l'émissaire d'une guilde marchande... Comment le savoir sans aller à leur rencontre? Par trois fois, maudit soit le lait de sa nourrice, Rufold a refusé. Sa voix de plus en plus aigre et sa bouche de plus en plus pincée lui ont rappelé ces molosses qui broient leur proie plus fort à mesure qu'on tente de leur ouvrir les crocs. Comprenant que son insistance ne pousserait que davantage le maître du Yernborg à brandir son glaive, elle a renoncé. Ô Lumière céleste, comment appeler les troupes de Sortos à la bataille, alors que le danger, en cet instant, lui semble précisément résider en un zèle belliqueux?

— Mon père, mon cher père... Que faire? Que penser?

Mais l'archonte-roi, hélas, ne lui prodiguera plus ses conseils. Il a succombé à la maladie quelques mois plus tôt, peu après le solstice d'hiver, laissant le trône à Slarvô, et à sa fille de trente-huit ans, une tristesse amère. Chaque fois qu'Elyria y pense, une vipère maligne lui mord le cœur et y crache le venin des regrets.

Rouvrant les yeux, elle regarde alentour. Sur le métier à broder, le fil cassé pend à l'aile du paon comme une plume arrachée. Le soleil s'est à peine déplacé dans le ciel depuis qu'elle a rangé son aiguille, et pourtant, que de choses

ont changé! Les perruches se taisent, blotties sur leur perchoir. Le miroir de bronze reflète les courtines d'un lit vide, et le gobelet en étain gît dans l'ombre d'une flaque que le plancher finit de boire.

Elyria se lève et le ramasse. Un peu d'ordre dans le désordre soudain. Puis elle regarde par la fenêtre et, là où s'étalait un beau paysage, elle ne voit plus que du gris. De la brume? Non, ce sont les nuages descendus des montagnes qui enveloppent maintenant la forteresse à la façon d'une fumée prémonitoire, comme des lambeaux de cendres emportées par le vent.

Elyria frémit. À quoi bon renâcler, elle doit écrire ce message, c'est un ordre de Rufold.

Alors elle retourne à la table et le fait, elle obéit, elle écrit. Elle appelle les troupes de Sortos à l'aide contre le vieil ennemi, et sa main crie sur le parchemin telle la bouche de son mari.

Quand elle a terminé, elle roule le message, le noue, voudrait l'oublier comme un devoir accompli.

Sa servante n'est pas là pour l'aider à se vêtir, elle va le faire seule. Du bout des doigts, elle arrange sa chevelure, met sur sa tête son voile pourpre puis la fine couronne argentée des princesses-judicatrices. Elle pose sur ses épaules son collier de cérémonie, lourd comme le joug d'une bête de somme, enfile ses bracelets et ses bagues, serre sur ses hanches son ceinturon de cuir, d'où pend une escarcelle dans laquelle elle glisse le message. Enfin, elle prend dans un coffre sa courte pelisse de loutre et s'en couvre pour sortir. Bien qu'elle ait accompli tous ces gestes devant le miroir, à aucun moment elle n'a croisé son regard et ne saurait dire, en franchissant la porte, si elle possède encore un visage.

Dans la grande salle du donjon, aux bancs vides et aux bûches flambantes abandonnées dans l'âtre, deux personnes

accourent à sa rencontre. L'une d'elles est le jeune Gismon, que Rufold envoie en quête du message : à peine l'a-t-il en main qu'il tourne les talons et déguerpit comme un lièvre ; l'autre est sa servante.

— Ah ! Dame Elyria ! Ah ! gémit-elle, essoufflée de trotter comme un jouvenceau.

Elyria prend ses mains tremblantes.

— Qu'y a-t-il, ma Ticotte ?

La servante dévisage sa maîtresse avec effarement. Ses yeux, petites olives noires dans le bain huileux de ses paupières, brillent d'une telle détresse qu'Elyria se sent transportée bien des années en arrière...